

## Lettre au Secteur Langues du GFEN

*Ce matin, M. et moi-même, nous avons assisté aux journées de formation proposées par l'Université X en collaboration, ou en complicité, avec une certaine maison d'édition de matériel didactique.*

*Il nous a suffi d'écouter la conférence inaugurale et de « participer » à un des « ateliers » pour que M. et moi fuyions en toute hâte.*

*Nous sommes sortis indignés, insurgés, rouges de colère, certes, mais aussi dotés d'une force spéciale, parce que grâce à l'abominable exemple donné par ces conférenciers, professeurs, experts, inspecteurs et responsables de maisons d'édition, nous nous sommes sentis comme rapprochés de notre métier, plus proches de lui, plus unis, du simple fait de comprendre à présent comment nous ne voulons aucunement qu'il soit.*

*J'ai senti soudain, au milieu du naufrage de ce matin, le désir de vous écrire. Je suis arrivé à la maison encore très ému. Et j'ai écrit cette lettre, sans doute confuse, et qui ne dit les choses qu'à moitié, et qui est comme une espèce de lettre de remerciement. Pardonnez-en le ton parfois un peu sentimental et véhément.*

*J'ajouterai seulement ceci : quand je l'ai finie, j'ai senti la tentation de ne pas vous l'envoyer. L'insurrection s'était calmée. Mais le souvenir d'un petit texte de Machado que j'avais lu récemment m'a aidé à me résoudre à vous la faire parvenir. Machado, donc, écrivait : « Et ne gardez jamais l'écrit. Parce que ce qui reste inédit est une espèce de pêché sans confession, qui se pourrait dans l'âme et la contamine et corrompt tout entière. Que Dieu vous libère du maléfice de l'inédit ». Instruit par les mots du poète, j'ai décidé de ne pas compliquer d'une lettre inédite la liste peut-être déjà longue de mes péchés.*

\*\*\*

Si l'enseignement n'était que ce qu'on a vu avec horreur aujourd'hui dans ces "journées de formation", je pense que je serais contraint non seulement d'abandonner immédiatement mon métier, foudroyé par la honte, mais aussi de militer activement, passionnément contre lui, comme ces anarchistes incendiaires qui proposaient l'abolition totale de l'école.

Si l'enseignement était ce que l'on a vu aujourd'hui, il nous serait nécessaire de reconnaître que ce métier crée et produit fondamentalement deux choses: 1) la médiocrité, l'ignorance (ou l'idiotie) des élèves (et naturellement aussi des enseignants) 2) la soumission, l'acceptation de l'établi, ou, pour utiliser les mots d'un professeur de ma faculté de B., la "génuflexion".

Et si l'enseignement était cela, il faudrait que nous nous déclarions sans hésiter en insurrection.

\*\*\*

Quelle est, selon l'Inspecteur qui a parlé aujourd'hui le plus grand défi qui pèse sur l'enseignement ? Réponse : Les élèves. L'élève semble être pour eux (eux, oui, M. l'Inspecteur n'est pas seul, M. l'Inspecteur n'est ici qu'un symbole...) un pur facteur négatif, quelque chose qui s'oppose en permanence aux aspirations, plans ou attentes du Professeur et son Savoir.

L'élève, c'est toujours celui qui n'apprend pas ou qui n'apprend jamais suffisamment, ou pas de la façon que le Professeur avait prévue ; c'est celui qui ne fait pas assez d'efforts, celui qui ne veut pas, qui ne se plie pas, qui ne progresse pas, qui ne répond pas, qui n'apporte pas, etc. C'est pour cela que M. l'Inspecteur, à qui le sens de la cohérence ne fait pas défaut, a comparé l'enseignement au "dressage de chevaux" et a signalé aux jeunes professeurs qui l'écoutions l'opportunité de "tirer de temps en temps des rênes ». M. l'Inspecteur déplore la "bravoure" des chevaux.

« La colombe légère, lorsque, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait s'imaginer qu'elle réussirait bien mieux encore dans le vide ». Cette métaphore, inventée par Kant pour combattre les platoniciens, pourrait aussi servir pour démasquer le rêve de M. l'Inspecteur car, lui aussi, il a des fantaisies de colombe. M. l'Inspecteur pense en effet que sans la résistance opposée perpétuellement par les élèves du fait de leurs peurs, leurs préjugés, leurs envies, leur ignorance, etc.<sup>1</sup>), son Savoir rayonnerait probablement d'une lumière plus pure. Or, sans cette résistance, comment pourrait avoir place l'expérience d'apprendre ? Sur quoi s'appuierait-elle la colombe pour voler sinon sur la résistance de l'air ?

Mais ce qui m'a le plus frappé a été peut-être le fait de sentir que tout ce qu'il nous *proposait* (bien entendu, il ne nous *proposait* rien ; quand on s'arroge le Savoir, on ne *propose* pas, on *impose*) était féroce opaque, pauvre, obscur (obscurantiste !) du moment que je le comparais dans mon silence à tout ce qu'on fait au Secteur Langues du GFEN. Quelle indicible tristesse, ces activités de manuel qu'il commentait, vides de sens, inopportunes, gratuites, irréfléchies, ces activités qui ne proviennent de nulle part et qui ne vont nulle part, non plus. Comme tout était vide — vide sans solution, vide sans nuances, Vide.

Une journée de formation de professeurs comme celle-ci est une prodigieuse machine à rompre des vocations. Ce que le Secteur Langues du GFEN essaye de faire et de penser se trouve à des années-lumière. Mais si le GFEN est à des années-lumière de tout cela ce n'est pas du tout grâce à un mystérieux pouvoir de vision ou à je ne sais quel Savoir privilégié qu'il serait le seul à posséder ; le GFEN est à des années-lumière parce qu'à la différence de ces inspecteurs arrogants il a su partir de l'exercice socratique : en reconnaissant que tout *ce que l'on sait, c'est qu'on ne sait rien* et qu'il n'y a d'autre chemin que l'humble confrontation avec la pratique (comme nous faisons dans *nos* ateliers). Et qu'il faut poser à nouveau toutes les questions, et qu'il faut réfléchir, réfléchir sans cesse, c'est-à-dire, n'avoir jamais l'arrogance de croire que ce que l'on fait ne peut plus être remis en question (comme je crains que l'inspecteur ne le pense). On n'a jamais le droit de se dire « ça y est, j'ai trouvé, je peux m'arrêter ». Et si jamais on fait ça, si jamais on croit avoir le droit de s'arrêter, de suspendre la réflexion, on trahit tout ce qu'on a fait jusque-là, on nie en un seul jour tout ce que l'on a fait pendant des années et des années. On doit persister à être des non-conformistes militants.

J'ai beaucoup « apprécié » le concept d'« atelier » du vieil Inspecteur. Un atelier, dans cette proposition, consiste à se retrouver contraint d'écouter en silence un homme qui prend ce même silence qu'il impose au public comme un acte de reconnaissance envers sa parole, une preuve de

---

<sup>1</sup> Leur seule présence ne constitue-t-elle pas déjà un défi vis-à-vis du Savoir du Prof dans la mesure où elle l'oblige à sortir de son identité, de son calme sommeil, pour se diversifier, se transformer, s'user auprès des apprenants ?

la vérité de son discours et un éloge de lui-même. Ce matin nous avons vu le spectacle inquiétant d'un homme qui n'est pas parti de la position socratique, c'est-à-dire, qui n'a jamais basé son activité dans la réflexion ou, ce qui revient au même, dans l'humilité. Lorsque quelqu'un oublie ou abandonne la maxime socratique, lorsque quelqu'un ne commence pas à construire ce qu'il a à construire à partir de la maxime socratique, ou s'arrête de le construire à partir de celle-ci, à partir du *tout ce que je sais c'est que je ne sais rien*, cet individu-là se met à la portée de tous les pièges et de tous les dangers. Le *tout ce que je sais c'est que je ne sais rien*, la conviction que tout ce que nous faisons a un caractère essentiellement ouvert et infini, indéfiniment perfectible, est peut-être la seule attitude décente que nous pouvons nous prescrire dans la vie.

C'est pour tout cela qu'aujourd'hui j'ai compris, peut-être comme jamais avant je n'avais pu le comprendre, avec une acuité presque magique (parce que probablement il n'y a pas de compréhension sans confrontation, et aujourd'hui nous avons été confrontés, confrontés à une vision qui éteint et étouffe tout ce que l'enseignement a, peut ou doit avoir de beau, de puissant, de constructif), que le GFEN est la *gauche* de l'enseignement. Dans le sens le plus plein du mot. Le GFEN, comme la gauche, représente l'espoir. Ce matin nous avons prononcé le nom du GFEN — excusez-moi si je dis tout cela avec trop de véhémence : ce n'est pas moi, c'est *eux* qui m'y obligent — comme les malheureux qui au milieu de l'oppression prononcent le mot *liberté* ou comme le poète qui, dans une ville grise et triste, crie *poésie !*. C'est la gauche non seulement parce que les pratiques que le GFEN essaye d'articuler subvertissent sans doute l'ordre établi (les rôles du professeur et de l'élève, la notion de savoir, d'apprendre, les aspirations de l'éducation, etc.) mais aussi parce que, toute comme la gauche, GFEN signifie PENSÉE. Aujourd'hui, dans la formation, il n'y a pas eu de place pour la pensée. Tout n'était que *doxa* : opinion irréfléchie, sédiment, idéologie invisible, concepts obscurs, gestes hérités et conformisme.

*Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* C'est possible. Et pourtant je suis surpris par leur absence d'inquiétude, je suis surpris par la tranquillité au moins apparente (je n'arrive pas à lire dans leurs âmes) avec laquelle ils occupent leurs postes de prof ou d'inspecteur, sans que l'ombre d'un doute vienne les blesser de temps en temps. Est-ce vrai qu'ils ne se rendent pas compte qu'il y a quelque chose qui ne va pas ? Est-ce vrai qu'ils réussissent si bien à s'occulter cela ?

Je ne suis pas didacticien, je n'ai aucun discours articulé et définitif concernant comment l'enseignement doit être, je ne détiens aucun savoir miraculeux, mais je vis ma pratique d'enseignant de manière réflexive et j'essaye d'apprendre sans cesse de cette expérience qui me semble flexible, mobile, ouverte. Je pourrais dire que je le fais de cette façon parce que je considère que cela fait partie de ma tâche ou de mon devoir en tant que professeur, mais ce ne serait pas du tout exact. Je le fais plus par nécessité que par devoir, poussé par la conviction que ce qui est en jeu est bien plus que mon mode de vie ; je sens que ce qui est en jeu m'affecte et m'engage d'une façon plus profonde. Je sens qu'il y a en jeu une espèce de vérité qui porte sur qui nous sommes et sur comment nous vivons avec les autres, une vérité qui peut rendre manifeste et lisible la nature de notre rapport à la langue, à la culture, et à la vie.

R. Charpentier